



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modos.

Puisqu'il faut parler modes, bien que rien ne soit aussi stérile que la mode dans cet instant, rejetons-nous sur quelques usages de société qui viennent s'empreindre de la couleur du moment, et qui prêtent à l'esprit même un genre qui sympathise avec l'époque.

Ainsi donc, nous ne voyons plus de ces jeunes gens surnommés des *merveilleux*, qui, s'inclinant gracieusement sur leurs hanches, ou s'appuyant sur le fauteuil d'une femme, tenaient à haute gloire d'être *attentifs et galans*, et ne visaient à de plus grande réputation que celle d'être appelés *hommes à bonnes fortunes*. Aujourd'hui, on sait à peine ce que signifie cette épithète, et s'il reste quelques vestiges de ces érotiques renommées, il faut les chercher sous les surnoms des *Beau-Fils* et

des *Bois-Sec*. Notre monde aujourd'hui, nos hommes, notre jeune France enfin, a mieux compris sa destinée virile, et a rejeté toutes ces mignardises de l'esprit et de l'amour : pour lui plaire, il faut plus que savoir agiter un éventail et remplir un bout-rimé, il faut de la force dans la pensée, de la simplicité dans les manières; il faut fuir l'affectation et accepter avec dignité la part plus noble et plus sérieuse que l'homme assigne à toute femme qui sait le comprendre. De là cette espèce de froideur dont on accuse nos cercles d'aujourd'hui; cette réserve qui n'est autre que l'absence d'un marivaudage qui devait tomber avec les *vertugadins* de Trianon et les oripeaux de l'empire. Qui eût vu la société d'il y a vingt ans et celle d'aujourd'hui se croirait transporté chez deux peuples différents. Aussi dit-on que tout est changé, costumes, mœurs et femmes; mais si l'on a perdu un clin-



quant, il faut avouer que l'on a gagné en valeur, et l'on n'a rien à regretter.

Que la femme du dix-neuvième siècle se pénètre donc bien de la nécessité d'un maintien froid et d'une conversation sérieuse, si elle ne veut point afficher une imagination surannée; qu'elle ne compte point sur des prétentions qui ne lui amèneraient que de vieilles conquêtes, car il faut qu'elle subisse toutes les conséquences de son siècle, il faut qu'elle se fasse grande avec lui, et cette nouvelle supériorité que l'on exige, elle doit savoir s'y soumettre comme à une *mode morale*.

Mais cette amélioration intellectuelle n'a rien fait perdre aux droits de la nature, et nous devons avouer que toutes les perfections se sont réunies en même tems pour satisfaire la coquetterie féminine dans ses plus secrètes exigences. Ainsi, les mouches, le fard, ont fait place à l'amandine, qui rend la peau douce, blanche et suave, sans trahir son usage par aucun vestige pernicieux. Par cette excellente composition, M. Laboullée\* a fait plus de merveilles que les magiciennes qui présidaient aux toilettes de la régence. Les corsets baleinés, ces homicides étaux dans lesquels on pressait des tailles jeunes et débiles, ont été artistement remplacés par des corsets dont le mécanisme ingénieux ne laisse plus aux femmes la crainte d'un spasme, d'un étouffement, et lui permet, grâce à l'invention de M. Josselin, de s'exposer en grande toilette à toutes les émotions, fût-elle de la complexion la plus impressionnable du monde. Aussi M. Josselin a-t-il obtenu force médailles, force brevets et mentions honorables des facultés de médecine, d'industrie, etc., etc., pour son procédé, si favorable à l'humanité que l'on a surnommé ses corsets *hygiéniques*\*\*. Enfin, si nous en venions à retracer toutes les améliorations de notre époque en ce genre, il y aurait telle suite

de noms célèbres, qu'elle surpasserait la liste des conjurés qui ont attaqué les gouvernemens depuis Catilina jusqu'à nous.

Arrêtant donc ici notre diatribe mi-philosophique, disons, pour faire entrer un mot de chiffons dans notre article, disons que l'on voit porter en négligé des redingotes en batiste d'Ecosse, ayant une broderie au bord, sans ourlet, et terminée par un feston sur lequel est attachée une petite garniture festonnée à crête de coq et plissée. Cette même garniture, qui se retrouve autour des pélerines, est d'un très-joli effet.

— Au bas des manches, au-dessus du poignet, on voit un petit enjolivement assez gracieux et qui sied parfaitement, en ce qu'il retient les plis de la manche entre le bras. Ce sont deux petites pattes pointues attachées de chaque côté au-dessus du poignet, et qui viennent se boutonner au-dessus du bras, en le serrant comme un double bracelet. Les pattes se réunissent par un bouton ou un petit nœud de ruban selon le genre de la robe. Sur une robe de batiste, elles sont très-jolies garnies en valenciennes. Sur des batistes ou mousselines de laine, on les borde en lisérés de couleur.

— Les petits bonnets de lingerie continuent à avoir des fonds assez élevés traversés par des bandes de broderie. On en garnit beaucoup d'une double rangée de dentelles froncées, mais sans être à ruche, ce qui est plus léger pour la physionomie. D'un côté du front, toute la garniture se trouve pincée sous un nœud de ruban, ce qui rompt la régularité du bonnet et lui donne bien plus de grâce; de l'autre côté, un nœud moins grand et contre la joue.

— On garnit maintenant beaucoup de bonnets avec de jolies dentelles en coton imitant la valencienne à s'y méprendre, et qui ont l'avantage d'être très-bon marché et très-solides.

— On emploie aussi des dentelles dites

\* Rue Richelieu, n° 93.

\*\* Rue du Ponceau, n° 1.



*anglaises*, dont le réseau est d'une légèreté extrême et les dessins élégans. Des tulles à *points d'esprit*, d'autres à *aîls de perdrix* sont également employés avec succès dans tout ce qui est lingerie. On trouve ces articles aux magasins des *Bayadères*, boulevard Italien.

— Puisque nous sommes sur les boulevards Italiens, nous ne terminerons pas sans nous arrêter aux magasins de M<sup>me</sup> Gelot, dont les attributions ne sont pas les moins importantes pour la toilette d'une femme française. Nous citerons donc encore une fois la perfection des chaussures que l'on trouve dans ces magasins qui devraient avoir pour enseigne *au Joli Pied*, tant il est évident qu'il n'est point de pied qui n'en sorte élégant et gracieux lorsqu'il s'y est chaussé. Les bottines, cette recherche si coquette et si utile, y sont admirables; et les pantoufles, cet autre cachet de bon goût, n'y laissent rien à désirer en nombre et en variété.

## Histoires Contemporaines,

PAR M<sup>me</sup> LA DUCHESSE D'ABRANTES.

### 2<sup>e</sup> ARTICLE. — LA PRINCESSE PAULINE.

Cette histoire n'est que la relation des derniers momens de la princesse Pauline, sœur de l'empereur, dont la beauté, singulièrement remarquable, se montrait isolée de tout mérite qui n'émanait pas de la grandeur souveraine de Napoléon. D'après cette relation, il semblerait que la princesse aspira à s'en créer un d'une nature vraiment curieuse; elle prétendit prouver que la vanité pourrait arriver à rendre la mort même ridicule, et elle y parvint. C'est une triste chose à considérer que cette femme qui a perdu un mari, un fils, un frère, et qui, à quarante-cinq ans, conserve pour sa beauté une si tendre sollicitude; qui se pare, qui se frise, met des diamans, du rouge, pour écrire un testament où l'on ne trouvera ni la fondation

d'un hôpital, ni celle d'une école, mais l'injonction expresse de ne point payer les billets d'elle, signés d'elle, que l'on présenterait.... Depuis la naissance de son fils unique, la princesse Pauline avait une infirmité, beaucoup plus dangereuse pour elle que pour le commun des femmes; et le même genre de vanité qui la fit se présenter à la mort couverte de riches étoffes et de pierreries lui fit braver cette infirmité tant qu'elle vécut; les douleurs physiques et le soin de sa parure se partagèrent son existence, et l'on peut se demander si le courage déployé à propos de tant de fêtes, de bals, de toilettes, est vraiment une vertu; s'il n'est pas le partage d'un trop grand nombre d'êtres frivoles, pour former une auréole particulière à la princesse Pauline; et s'il ne rentre pas dans la classe de ces hérosismes qui font endurer des corsets comprimant la taille, des robes légères et décolletées au milieu de l'hiver, ainsi que des chaussures étroites malgré des cors aux pieds.... Que Vespasien veuille mourir debout, que Mazarin se farde pour déguiser sa faiblesse, il y va des intérêts d'un état, bien ou mal entendus. Mais ce dévouement pour sa propre beauté, cette pompe à propos d'une chair qui va dire à la pourriture : *vous êtes mon père, et aux vers, vous êtes ma mère et ma sœur....* c'est l'exaltation de la vanité portée jusqu'à la folie. On ne peut signaler cela comme beau, mais comme déplorable. Autrement que faudra-t-il dire de la mort de Jeanne Gray? de celle de Marie Stuart, rachetant par tant de dignité, de douceur, de piété, quelques fautes qu'on lui imputa peut-être? de celle d'Elisabeth de France, dont la pudeur seule s' alarma à la vue de l'échafaud?... Ces femmes-là ne froissaient pas, avec des mouvemens craintifs que provoquaient la douleur et la rage, la batiste qui les vêtissait.... Richardson, qui a décrit à plaisir une belle mort, ne fait intervenir que la décence dans les crises que Clarisse donne relativement à sa parure funéraire; il n'est



pas entré dans la tête de cet habile peintre du cœur humain qu'une femme chrétienne, et qu'il voulut rendre intéressante, dût s'occuper un instant de la beauté de son visage, quand elle allait se trouver face à face avec l'Éternel. Si la princesse Borghèse a fini ainsi, elle ne peut exciter que l'espèce de pitié que l'on éprouve en visitant les hospices d'aliénés. On y voit toujours les femmes s'ornant de lambeaux, de petits morceaux de métal, de débris, de fleurs et de plumes, conservant enfin l'instinct de leur frivolité au comble de toutes les misères humaines. Certes ce n'est pas là le sentiment que voulait inspirer la princesse quand elle disait : *J'ai vécu convenablement, et en digne sœur de Napoléon....* Qu'est-ce qui l'obligeait à faire de la dernière scène de sa vie une scène théâtrale ? Son frère ne lui avait pas donné cet exemple ; il est mort avec une simplicité toute héroïque, comme l'on doit mourir quand on est vraiment grand, et que l'on sait en quoi consiste la grandeur. Que la pauvre princesse repose en paix dans le sein de la miséricorde infinie ; qu'on demande pour cette âme si faible des prières ; mais ne faussons le jugement de personne : la vanité n'est dans aucun moment digne d'admiration.

Quelques Français et plusieurs Italiens, habitant Florence et Rome à l'époque où mourut Pauline Bonaparte, ont signalé quelques erreurs dans ce récit *historique*. Ils assurent que la princesse s'étant embarquée à Rome ne descendit point le Tibre jusqu'à *Nettuno*, qui, se trouvant à la gauche de l'embouchure de ce fleuve, ne se rencontrait sur le chemin de la princesse qu'autant qu'elle se serait dirigée vers Naples ; tandis qu'allant à Livourne, elle débarqua tout naturellement à *Fiumicino*, où elle logea dans la *villa* du cardinal Pacca. Ce dernier alla y présenter ses hommages à la princesse, et demeura fort surpris des singuliers travaux que son goût excessif pour la propreté avait fait entreprendre à Pauline dans une maison qui ne lui ap-

partenait point. Les cabinets les plus indispensables, mais désignés comme *salles* par la princesse Borghèse, avaient été murés ; ce qui causa un étrange embarras au cardinal dans les premiers momens de son arrivée, ainsi qu'à sa suite. En partant de *Fiumicino*, Pauline montra un courage qui allait jusqu'à l'audace. Sa voiture avait été établie sur une felouque ; le vent soufflait avec force ; une pluie violente obscurcissait le ciel ; la mer était grosse. Malgré les représentations et les prières qui lui furent adressées, Pauline monta dans sa voiture, en leva froidement les glaces, et dit : Partons. La marche de la felouque inclinée, ballottée, effrayait toute la suite et plus d'un marin ; elle ne donna aucun signe d'inquiétude pendant cette dangereuse navigation.

La princesse n'avait pas attendu à la dernière extrémité pour réclamer les secours de la religion ; elle avait eu un accès de régularité à l'occasion de Pâques, et s'était fait amener *monsignor Piatti* pour qu'il la confessât. On raconte même que cette cérémonie se passant dans un cabinet dont la porte était entr'ouverte, et la princesse agissant avec une franchise bruyante ainsi que son interlocuteur, les représentations de celui-ci étaient entendues de la chambre voisine, et les justifications de la pénitente aussi, qui accusait de son péché le plus souvent commis une personne précisément établie dans ce salon. Cette personne, lassée d'entendre toujours la princesse s'excuser à ses dépens, finit par perdre patience, et s'élançant dans le cabinet, vint rappeler à Pauline qu'elle était toujours demeurée étrangère, sinon à quelques complaisances, du moins à toute tentation. On comprendra que les tentations devaient marcher toutes seules autour de la belle personne qui, *posant* pour Canova, dans le négligé de Vénus recevant la pomme, n'avait éprouvé d'autre sensation que celle du froid. Oh ! cette famille impériale, moins Napoléon et sa mère, est



bien curieusement historique !.. La crainte de ne plus posséder les formes qu'elle avait exposées aux yeux de Canova poursuivait cette infortunée pendant son agonie ; cette crainte lui dicta l'ordre de ne point embaumer son corps : ordre qu'elle aurait pû se dispenser de donner , car ne mourant point à Rome , mais à Florence , où elle n'était qu'une particulière , il aurait fallu l'expression d'une volonté spéciale pour que cet honneur fût rendu à sa dépouille mortelle... On éprouve quelque consolation , après avoir entendu ces paroles inouïes : *Ma gloire à moi fut d'être belle , je ne veux pas même que le cercueil y porte atteinte*, quand on sait que la princesse ajouta , en montrant le portrait de Napoléon : *Je ne dois plus être qu'à lui et à Dieu...* qu'il daigne me pardonner !

Quelque raison que l'on ignore a sans doute fait cacher en Italie les détails singuliers des derniers momens de la princesse Borghèse , car on y a parlé de sa mort comme d'une mort ordinaire ; et c'est dans la *Revue de Paris* ou dans les *Histoires contemporaines* que les gens de Florence et de Rome ont appris ce qu'elle avait eu de peu commun. La circonstance de ce secret jetant un peu de doute sur les faits , on ne devra pas décider de l'extravagance d'un caractère que la plus solennelle des actions de l'homme n'aurait pû corriger. Il faudra attendre une relation dépourvue de poésie et bornée au simple exposé des faits pour juger Pauline Borghèse , qui sans doute n'aura pas été uniquement entourée d'hommes délirant d'amour à ses genoux , et de femmes lui servant de marche-pied , ainsi que dit l'auteur ; car en pareil cas , tout récit est suspect.

Bien que le *Brigand de Séville*, la *Danseuse de Venise*, *Hernandès* et la *Vengeance d'une femme* , soient des histoires très-curieuses et très-attachantes , nous répétons que l'*Ange de Saint-Jean* demeure pour nous le chef-d'œuvre de ce recueil , que tout le monde veut lire.

La Comtesse de BRADI.

## Noukahiva,

ÉPISODE DES VOYAGES DE KRUSENSTERN.

Krusenstern avait doublé le cap San-Juan , et le cap Horn , et le cap de la Victoire , l'une des extrémités du détroit de Magellan , et la terre des États , et la terre de Feu. Prenant directement sa route vers le nord , il avait atteint l'île Fatougou et visité l'île Ohivaou , quand il mouilla dans la baie de Lorme , parmi les îles de Washington.

Il se trouvait alors au milieu du Grand Océan , non loin de la célèbre Taïti , non loin non plus du point le plus ardent de l'équateur. Son équipage fatigué pensait tristement aux rivages si froids de la Baltique et aux femmes si belles de la naissante Odessa , car il y avait bientôt un an qu'il avait quitté Cronstadt , passé devant les côtes de Danemarck et d'Angleterre , salué les Canaries , le Ténérife et le Brésil. N'ayant pris qu'un trop court repos à Sainte-Catherine , n'ayant bu qu'en passant l'eau fraîche de ses rivières , et ayant à peine échangé quelques sourires avec ses femmes au teint basané , l'équipage de la *Nadiegda* , brûlé de plus d'une sorte de feux , ne rêvait qu'à l'heureux moment où il allait descendre à terre. Mais avant tout le commandant voulait savoir quelle confiance il accorderait à ces indigènes au corps nu et tatoué , aux bras chargés d'armes inconnues , et qu'on voyait accourir de loin , les uns montés sur des échasses comme nos habitans des Landes , les autres portant de longues rames avec lesquelles ils manœuvraient leurs volages pirogues.

Ils s'approchèrent du navire qu'ils avaient cru voir descendre du sein des nuages , ils lui apportèrent des cocos , des fruits à pain et des bananes ; puis leur roi , que distinguait seulement l'étroite ceinture qui entourait son corps nu , monta sans crainte à bord du bâtiment , qu'il visita avec curiosité , et qu'il ne quitta qu'après avoir obtenu une hache et un



couteau. Les femmes de l'île, qui avaient suivi le canot en nageant et en folâtrant, s'éloignèrent avec eux pour jouir des objets nouveaux qui leur étaient sans doute rapportés par leurs maris.

Et quand la nuit eut couvert et la *Nadiegda* et les îles de Nookahiva, que nous avons appelées fort improprement îles de Washington, les Nookahiviennes au cou de cygne, à la tête gracieuse, aux regards agaçans, revinrent en foule comme des sirènes nager autour du navire; et les plus jeunes et les plus belles appelaient du geste les matelots. — Et les matelots, qui s'aperçurent que leur capitaine avait fermé les yeux, ne voulurent point troubler son sommeil en repoussant avec bruit ces anges de la mer qui leur tendaient les bras, ils aimèrent mieux les leur tendre aussi. Le matin, les Nookahiviennes leur promirent de revenir le soir s'ils avaient de nouveaux présens à leur laisser emporter pour ceux qui les attendaient au rivage. Ce doux commerce dura plusieurs jours, ou du moins plusieurs nuits, jusqu'à ce que Krusenstern crut ne plus devoir dormir, au grand dépit des femmes et au plus grand regret des maris.

Krusenstern, rassuré sur le caractère débonnaire de ses habitans, se décida à visiter l'île, et voici en partie ce qu'il en a raconté :

Les îles de Nookahiva, au nombre de huit ou dix, forment un petit archipel qui a d'abord été visité par l'Américain Igraham, puis en 1792 par le lieutenant Hergert, mais qui, même après Krusenstern, n'a guère été exploré avec soin que dans ces derniers tems. Ces îles présentent à l'œil des masses d'une éternelle verdure, et parmi les arbres qui les couvrent, on distingue le bananier, le cocotier, l'arbre à pain et le casuarina; le bois du casuarina, d'une dureté qui passe pour indestructible, sert à fabriquer des massues, les lances et les divers ustensiles qui ne sont pas formés avec des coquillages. Les forêts sont peuplées d'oiseaux

au plumage brillant et varié; on ne connaît de volatile apprivoisé que les coqs et les poules, et de quadrupède que le plus sale animal de nos basses-cours et l'hôte le plus incommode de nos maisons.

L'eau des fontaines, le lait des noix de coco, la patate, le cresson et l'igname, joints aux fruits de leurs arbres et aux poissons de leurs rivages, ne sont pas les seuls mets dont les Nookahiviens se sont fait un besoin. Un Nookahivien dont les mœurs vous paraissent si douces, si indolentes et si pacifiques, ne connaît point la chasse, et semble ne savoir faire la guerre qu'aux rats qui l'incommodent, à l'ennemi qu'il attend en embuscade, ou vers lequel il s'avance couché ventre à terre et rampant comme un serpent; avec sa fronde, sa massue ou sa flèche de casuarina, dont les coups sont certains, il l'atteint, l'étend mort, et le dépèce au moyen de coquilles tellement tranchantes qu'elles lui servent même pour raser les parties de sa barbe que la mode du pays ne lui permet pas de laisser croître. S'il faut en croire le capitaine Krusenstern, un Nookahivien tue son enfant, tue sa femme et les fait rôtir, ne trouvant pas qu'il y ait au monde de mets plus délicat. Je dois me hâter de vous dire que Marchand et Porter, qui, après le navigateur russe, ont visité ces parages, déclarent qu'on n'y mange plus que les prisonniers de guerre. Je crois, moi, qu'on n'y mange plus et qu'on n'y a peut-être jamais mangé personne, car aucun de ces voyageurs n'a vu de ses yeux un seul de ces horribles festins.

Il y a de la douceur et de la régularité dans les traits des Nookahiviens, et l'expression de leurs grands yeux bleus est agréable. Leurs cheveux sont longs et flottans, leur taille haute et bien prise. Une ceinture d'écorce de mûriers compose tout le vêtement de ceux qui ne marchent pas complètement nus; la pudeur et le climat ne leur semblent pas en exiger d'autre. Cette absence de costume est rem-



placée par des ornemens d'un genre particulier dont ils s'embellissent le corps et le visage, qu'ils tatouent avec beaucoup de soin. Nous faisons cas des perles et des diamans; eux leur préfèrent une coquille, une dent de porc ou des grains de haricots rouges; ils les suspendent à leur barbe, à leurs cheveux, à leurs oreilles; souvent ils se ceignent la tête d'une bande d'écorce qu'ils surmontent d'un panache de plumes de coq. Leur cou est ordinairement entouré d'un collier de petites graines rouges, et plus ordinairement encore d'une tresse de cheveux qui, pour eux, est toujours un gage précieux d'affection.

La plupart de ces ornemens sont communs aux deux sexes; mais les femmes ne se tatouent point la figure, elles se contentent de la couvrir de petites mouches, ainsi que le faisaient les grandes dames du tems de la régence. Du reste, tous les voyageurs les peignent à la taille svelte, à l'œil vif, aux dents blanches, à la démarche pleine d'aisance et de volupté. Ils s'extasiaient sur la finesse de leur peau brune, et tous les ont vues avec une physionomie souriante et agaçante et s'ombrageant gracieusement la tête d'une large feuille de palmier qui les garantit de l'ardeur du soleil. C'est avec cette ombrelle qu'elles sortent de leur case pour aller se baigner à la mer, où les deux sexes passent indolemment une partie de la journée.

## Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Jacques II*, drame historique en quatre actes, de M. Vanderburch, est enfin paru sur la scène des Français, et a produit ce sentiment qu'on éprouve toujours à la vue d'une chose annoncée depuis long-tems : quoique bon, cet ouvrage n'a pas répondu à l'attente du public. D'abord comme histoire la pièce

n'est pas exacte, et puis tout l'intérêt se porte sur Monmouth, et on ne pense à Jacques II qu'à cause du titre de l'ouvrage. Dire que cette pièce n'a pas réussi ne serait pas la vérité, mais nous signalons les défauts qui ont le plus frappé le public; cependant M. Vanderburch doit compter ces représentations au nombre de ses succès, et *Jacques II*, nous n'en doutons pas, remplira long-tems la caisse du Théâtre-Français.

— VARIÉTÉS. — MM. Cogniard et Dumanoir viennent de faire jouer aux Variétés une petite pièce qui a obtenu un succès mérité. *Les Danseuses à la classe*, tel est le titre de ce nouvel ouvrage. L'intrigue est excessivement simple, et la pièce repose tout entière sur les détails. La répétition d'un ballet, présidé par Cazot en maître de danse, a surtout obtenu les applaudissemens du public : cette scène est une peinture exacte des coulisses de l'Opéra, lors d'une répétition de ballet avec toutes ses nymphes en déshabillé et ses zéphyres en pantalons et en habits. En un mot, c'est un succès complet pour les Variétés, et si l'administration de ce théâtre ne recevait que de tels ouvrages, son répertoire serait plus intéressant et sa caisse mieux garnie.

On annonce qu'un capitaine de vaisseau vient de ramener de Pondichéry à Bordeaux une troupe complète d'acteurs indiens, qui se proposent de donner des représentations de drames de leur pays sur le grand théâtre de cette ville. Il est probable qu'ils viendront ensuite à Paris. Ce sera un spectacle curieux pour nous qui voulons du nouveau à tout prix. Nous verrons enfin en réalité ces bayadères dont nos poètes ont tant abusé. Le Ligier de la troupe se nomme Colkam, et la Dorval Tam-Jaour. On cite aussi une jeune daacherie ou danseuse appelée Ariam-Kouban, qui faisait les délices de la côte de Coromandel.



# Album.

Un nouveau tableau va remplacer au Diorama la belle exposition de l'église Saint-Etienne-du-Mont. Le public afflue pour admirer ce chef-d'œuvre pendant qu'il en est tems encore.

— Gros avait été chargé, par l'administration de la liste civile, d'ajouter à sa *Bataille des Pyramides* deux supplémens latéraux, pour augmenter la largeur de cette page d'histoire. La mort n'a pas permis que ce projet reçût son entière exécution. Par une disposition testamentaire, Gros a prié un de ses élèves de terminer ce travail; cet élève est M. Debay.

— Un jeune officier de marine, qui était resté long-tems en station au Sénégal, avait, à son retour en France, il y a à peu près six mois, amené avec lui une hyène qu'il était parvenu à apprivoiser et qui lui était singulièrement attachée.

Arrivé à Brest, M. M\*\*\* ayant montré sa hyène à M. le préfet maritime, celui-ci le décida à en faire don au gouvernement.

Dans un voyage que M. M\*\*\* fit dernièrement à Paris, il eut occasion d'aller au Jardin des Plantes.

La première chose qui se présenta à sa vue fut sa hyène, qui le reconnut bientôt et parut en éprouver la plus vive satisfaction. Cet animal qui, depuis son entrée dans la ménagerie, avait repris tout-à-fait son caractère sauvage, se coucha aussitôt sur ses pattes, agita doucement sa tête et sa queue, comme pour appeler ces caresses auxquelles il avait été si long-tems habitué.

M. M\*\*\* n'eut pas de peine à le comprendre, et, au grand étonnement des

nombreux spectateurs qui l'entouraient et qui n'étaient point dans le secret, il lui passa la main sur le dos et la lui plongea même dans la gueule. La hyène ne pouvait contenir sa joie et répondait aux prévenances de M\*\*\* en lui léchant les mains.

— Des monnaies d'or anciennes ont été trouvées, il y a quelque tems, près de la Chapelle-aux-Bois, dans la forêt domaniale de Moyeuve (Moselle). Sur la demande de l'Académie royale de Metz, ces monnaies ont été accordées par le ministre des finances à la bibliothèque publique de cette ville, où elles viennent d'être déposées. Il y a vingt-sept pièces de différentes valeurs; la plus ancienne est un écu d'or de Louis XI.

— Le propriétaire du Jardin-Turc vient d'enrichir son orchestre d'un orgue magnifique, qu'il a fait construire sur le kiosque occupé par les musiciens.

Au moment où les chaleurs, les variations fréquentes de l'air, la poussière, les insectes, sont si nuisibles à la santé comme à la fraîcheur de nos élégantes, nous pensons que le public nous saura gré de lui rappeler la véritable Eau de Ninon, dont les journaux ont tant de fois raconté les bienfaisantes propriétés.

Cette Eau, dont le seul dépôt est toujours rue du Helder, n° 1, rafraîchit la peau, l'adoucit, l'empêche de se rider, lui redonne pour ainsi dire la fraîcheur de la jeunesse. Elle entretient l'haleine fraîche et conserve les dents; elle est utile pour les yeux, salutaire pour les bains; elle redonne du ton aux chairs. C'est elle qui a conservé Ninon belle, fraîche et d'une santé parfaite jusqu'à un âge très-avancé, et c'est à l'usage fréquent de cet eau que beaucoup de personnes doivent l'inappréciable avantage de pouvoir cacher vingt ans au moins de leur existence et de faire encore aujourd'hui les beaux jours de nos cercles les plus brillans.

A ce Numéro est jointe la planche 1176.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
 Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f.  
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Ayuntamiento de Madrid





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de Riz, Robe en Organdi brodé en Laine.

de Mme. Papelin rue neuve Vivienne, 41.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London.